

1959

André Chamson, de l'Académie française

Rencontre de Mireille

J'avais seize ans. Elle en avait quinze. J'en ai cinquante-huit. C'est toujours une fille de quinze ans. O jeunesse immortelle qui nous fait mieux sentir le prix de la nôtre et la ramène vers nous, au delà des bornes du temps.

Pour fêter mes seize ans, j'étais parti en voyage: mon premier voyage, un grand voyage d'Alès en Arles, des Cévennes en Provence. J'avais découvert l'allée des tombeaux, l'amphithéâtre et le cloître Saint-Trophime et tout un cortège de Vénus et de danseuses de marbre avait guidé mes pas jusqu'au *Museon Arlaten*. Au Museon, j'avais acheté Mireille et, dans le train qui me ramenait vers mes montagnes, j'avais fait la connaissance de la fille de quinze ans, aux yeux de rosée.

Elle était devant moi, vivante, et je croyais entendre sa voix. Elle s'exprimait dans un de ces parlers maternels de France, comme on disait au XVIème siècle, et, par une chance merveilleuse, je pouvais la comprendre sans effort, car j'avais appris ce parler pendant ma jeunesse.

— Vraiment, me dira-t-on, vous aviez appris le provençal des poètes avec les montagnards des Cévennes?

— Comme nous avons tous appris le français de Baudelaire et de Mallarmé pendant notre enfance. Ni plus ni moins. Je savais un des parlers d'oc dont le provençal est issu, car toute langue est dialecte avant de devenir immortelle par la grâce des chefs-d'œuvre et le sacrement de la poésie.

Notre époque est, sans doute, polyglotte. Son gosier de métal sait parler toutes les langues, pour vendre et pour acheter, pour agir aussi et pour commander à la matière. Mais elle a quand même perdu le sens de ces bilinguismes qui furent, au cours des siècles, la première condition de tout humanisme vivant. Les poètes japonais savaient le chinois, les poètes latins comprenaient le grec ceux de la Renaissance faisaient revivre en eux deux langues mortes, ceux de l'Europe classique ont presque tous su le français et Solomos qui fonda la poésie moderne de la Grèce écrivit d'abord en italien. Il serait facile de multiplier ces exemples. La capacité de saisir le sens de plusieurs langues, même quand on ne peut vraiment s'exprimer que par une seule, semble donc avoir la vertu de nous rendre plus sensibles à la poésie et, pour ma part, je bénis les dieux d'avoir pu comprendre sans effort ce que me disait Mireille.